

von au suc de laitue, d'eau de cologne et de nos autres vinaigres hygiéniques. La dame croyant à une mystification de ma part, me tourna brusquement le dos sans rien répondre. Si ce récit tombe par hasard sous ses yeux, j'espère qu'elle me rendra son estime.

Nous convenons que de l'autre côté de l'Atlantique on n'a aucune idée sur la situation actuelle des descendants des aborigènes, et à l'exception de quelques voyageurs ou savants, on se représente là-bas le féroce Iroquois le chef couvert de plumes d'aigles, le cou orné d'un collier de griffe d'ours, armé d'un arc et ne subsistant que de chasse et de pêche. Encore une illusion qu'il faut se résigner à voir s'évanouir comme tant d'autres!

Les Iroquois, puisqu'Iroquois il y a, métamorphosés aujourd'hui, sont devenus conducteurs de radeaux, bâte-liers, pilotes; quant à ceux qui font la chasse et la pêche, ils se rendent sur les marchés échanger leur poisson et leur gibier non contre de la poudre ou des miroirs, mais pour de bonnes piastres. La plupart cependant n'exercent aucun métier, mais colportent au loin les objets délicats: ronds de serviettes, porte-cigares, pelotes, pantoufles, tapis de table, canots et raquettes microscopiques, etc., etc., brodés, enrichis de dessins en poil d'original ou constellés d'une verroterie multicolore.

On ne saurait croire les énormes distances que certains d'entre eux franchissent à ce métier.

L'un des principaux du village qui nous fit l'autre jour les honneurs de son domicile, m'avoua avoir marché des mois entiers avant d'atteindre une grande ville dans le Sud Est. Autant que nous pûmes comprendre sa mimique expressive, la description de la ville, nous jugeâmes que ce devait être Mexico.

Hein? que penser des facultés locomotrices d'un gail-lard qui traverse à pied presque tout un continent dans sa longueur.

Il revint d'ailleurs comme il était allé.

Ce qui persiste cependant chez l'Indien, en dépit de l'influence de nos mœurs, du commerce avec les blancs et de leur voisinage, ce sont certaines habitudes physiques, quelques dispositions morales, telles que la paresse native, sa répugnance à un domicile fixe, à la culture de la terre, sa passion du jeu, l'intempérance, l'amour du clinquant et l'imprévoyance poussée à ses dernières limites. C'est par ces traits qu'il faut les juger et comparer leurs progrès. On s'aperçoit alors que quelque soit son costume, son allure, son langage, la sociabilité acquise en un mot, l'homme des solitudes reparait. De même que chez les métis le mélange des sangs n'efface jamais entièrement les traits physiognomoniques de la race, ainsi sous les habitudes de la vie civilisée, et sous les vêtements confectionnés qu'il porte, l'Indien retrouve toujours l'Indien.

C'est dans la vue de ces analogies et de ces différences prises sur le fait et sur les lieux mêmes que consistent le charme et l'intérêt de l'excursion de Caughnawaga le jour de la Fête-Dieu.

A. ACHINTRE.

(A continuer)

## ADIEUX

On lira plus loin, sous le titre *Desperanza*, une page d'un accent profond, écrite avec le sang du cœur, dans le style le plus remarquable. Nous l'empruntons au *Bien Public* où elle n'a pas été suffisamment remarquée.

C'est la parole d'adieu jetée à sa patrie, à ses amis, par un homme qui malade, l'âme brisée, va chercher sous un ciel plus clément la santé et la paix intérieure. Cette parole exprime des sentiments trop orageux, sans doute, et excessifs; mais qui oserait reprocher à l'artiste sa nature impressionnable, à l'écrivain son langage ému? Le désespoir est mauvais conseiller; Werther et René ne sont pas des modèles à imiter, mais il y a telle et telle page de leurs confessions éloquentes qui, détachées de l'ensemble, sont un écho de tous les cœurs souffrants, le langage intime, la voix secrète de ceux qui un jour ont senti couler leurs larmes sous l'étreinte du malheur. A ce même titre, *Desperanza* restera dans la littérature canadienne. L'auteur est, croyons-nous, Arthur Buies.

M. Buies est parti pour San Francisco. On serait peiné de savoir qu'un écrivain de sa trempe est perdu pour nous; son absence, espérons-le, sera courte. Nous faisons des vœux pour le prompt rétablissement de sa santé, et nous voulons le revoir bientôt continuant au milieu de nous les travaux utiles auxquels ils s'est adonné.

Au reste, M. Buies ne nous dit pas complètement adieu: il écrira régulièrement pour *L'Opinion Publique*.

O. D.

## DESPERANZA

Je suis né, il y a trente ans passés, et depuis lors je suis orphelin. De ma mère je ne connus que son tombeau, seize ans plus tard, dans un cimetière abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le jour. Ce tombeau

était une petite pierre déjà noire, presque cachée sous la mousse, loin des regards, sans doute oubliée depuis longtemps. Peut-être seul dans le monde y suis-je venu prier et pleurer.

Je fus longtemps sans pouvoir retracer son nom gravé dans la pierre; une inscription presque illisible disait qu'elle était morte à vingt-six ans, mais rien ne disait qu'elle avait été pleurée.

Le ciel était brûlant, et, cependant, le sol autour de cette pierre solitaire était humide. Sans doute l'ange de la mort vient de temps en temps verser des larmes sur les tombes inconnues et y secouer son aile pleine de la rosée de l'éternité.

Mon père avait amené ma mère dans une lointaine contrée de l'Amérique du Sud en me laissant aux soins de quelques bons parents qui m'ont recueilli. Ainsi, mon berceau fut désert, je n'eus pas une caresse à cet âge même où le premier regard de l'enfant est un sourire; je puisai le lait au sein d'une inconnue, et, depuis, j'ai grandi, isolé au milieu des hommes, fatigué d'avance du temps que j'avais à vivre, déclassé toujours, ne trouvant rien qui pût m'attacher, ou qui valut quelque souci, de toutes les choses que l'homme convoite.

J'ai rencontré cependant quelques affections, mais un destin impitoyable les brisait à peine formées. Je ne suis pas fait pour rien de ce qui dure; j'ai été jeté dans la vie comme une feuille arrachée au palmier du désert et que le vent emporte sans jamais lui laisser un coin de terre où se trouve l'abri ou le repos. Ainsi j'ai parcouru le monde et nulle part je n'ai pu reposer mon âme accablée d'amertume; j'ai laissé dans tous les lieux une partie de moi-même, mais en conservant intact le poids qui pèse sur ma vie comme la terre sur un cercueil.

Mes amours ont été des orages; il n'est jamais sorti de mon cœur que des flammes brûlantes qui ravageaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre. Jamais aucune lèvre n'approcha la mienne pour y souffler l'amour saint et dévoué, qui fait l'épouse et la mère.

Pourtant, un jour j'ai cru, j'ai voulu aimer. J'engageai avec le destin une lutte horrible, qui dura tant que j'eus la force et la volonté de combattre. Pour trouver un cœur qui répondit au mien, j'ai fouillé des mondes, j'ai déchiré les voiles du mystère. Maintenant, vaincu, abattu pour toujours, sorti sanglant de cette tempête, je me demande si j'ai seulement aimé! Peut-être que j'aimais, je ne sais trop; mon âme est un abîme où je n'ose plus regarder; il y a dans les natures profondes une vie mystérieuse qui ne se révèle jamais, semblable à ces mondes qui gissent au fond de l'océan, dans un éternel et sinistre repos. Oh mon Dieu! cet amour était mon salut peut-être, et j'aurais vécu pour une petite part de ce bonheur commun à tous les hommes. Mais non; la pluie généreuse ruisselle en vain sur le front de l'arbre frappé par la foudre; il ne peut renaître.....Bientôt, abandonnant ses rameaux flétris, elle retombe goutte à goutte, silencieuse, désolée, comme les pleurs qu'on verse dans l'abandon.

Seul désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du cœur avec l'amertume de la félicité rêvée et perdue, je ne veux, ni ne désire, ni n'attends plus rien, si ce n'est le repos que la mort seule donne. Le trouverai-je? Peut-être; parce que, déjà, j'ai la quiétude de l'accablement, la tranquillité de l'impuissance reconnue contre laquelle on ne peut se débattre. Mon âme n'est plus qu'un désert sans écho où le vent seul du désespoir souffle, sans même y réveiller une plainte.

Et de quoi me plaindrais-je? Quel cri la douleur peut-elle encore m'arracher? Oh! si je pouvais pleurer seulement un jour ce serait un jour de bonheur et de joie. Les larmes sont une consolation et la douleur qui s'épanche se soulage. Mais la mienne n'a pas de cours; j'ai en moi une fontaine amère et n'en puis exprimer une goutte, je garde mon supplice pour le nourrir, je vis avec un poison dans le cœur, un mal que je ne puis nommer, et je n'ai plus une larme pour l'adoucir, pas même celle d'un ami pour m'en consoler.

Maintenant, tout est fini pour moi; j'ai épuisé la somme de volonté et d'espérance que le ciel m'avait donnée. Otez au soleil sa lumière, au ciel ses astres, que restera-t-il? L'immensité dans la nuit; voilà le désespoir. Mes souvenirs ressemblent à ces fleurs flétries qu'aucune rosée ne peut plus rafraîchir, à ces tiges nues dont le vent a arraché les feuilles. Je dis adieu au soleil de mes jeunes années comme on salue au réveil les songes brillants qui s'enfuient. Chaque matin de ma vie a vu s'évanouir un rêve, et maintenant je me demande si j'ai vécu. Je compte les années qui ont fui; elles m'apparaissent comme ces songes brisés qu'on cherche en vain à ressaisir, comme la vague jetée sur l'écueil rend au loin un son déchiré, longtemps après être retombée dans le sombre océan.

J'ai mesuré au pas de course le néant des choses humaines, de tout ce qui fait palpiter le cœur de l'homme, l'ambition, l'amour.....l'ambition! j'en ai eu deux ou

trois ans à peine, cette fleur amère que les larmes de toute une vie ne suffisent pas à arroser, s'est épanouie pour moi tout à coup et s'est flétrie de même.

En trente ans j'ai souffert ce qu'on souffre en soixante, j'ai vidé bien au-delà de ma coupe de fiel; à peine au milieu de la vie, je suis déjà au déclin de ma force, de mon énergie, de mes espérances. Pour moi il n'y a plus de patrie, plus d'avenir!.....

L'avenir! eh! que m'importe! Quand on a perdu l'illusion, il ne reste plus rien devant soi. J'ai souffert la plus belle moitié de la vie, que pourrais-je faire de l'autre, et pourquoi disputer au néant quelques restes de moi-même? Sur le retour de la vie, quand les belles années ont disparu, l'homme ne peut plus songer qu'au passé, car il voit la mort de trop près; il ne désire plus, il regrette et ce qu'il aime est déjà loin de lui. Pour cette nouvelle et dernière lutte, j'arriverais sans force, épuisé d'avance, certain d'être vaincu, tout prêt pour la mort qui attend, certaine, inévitable, pour tout enfouir et tout effacer.

Non, non, je ne veux plus.....je m'efface maintenant que je ne laisse ni un regret ni une pensée. Si, plus tard, quelqu'un me cherche, il ne me trouvera pas; mais peut-être qu'en passant un jour près d'une de ces fosses isolées où aucun nom n'arrête le regard, où nulle voix n'invite au souvenir, il sentira un peu de poussière emportée par le souffle de l'air s'arrêter sur son front humide..... cette poussière sera peut-être moi.....

## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le jour se lève au loin: l'horizon est de flamme;  
Et déjà, dans les airs, tressaille la grande âme  
Du peuple qui s'avance en cortège royal.  
Cent noms entrelacés, que brûla l'histoire,  
Éclatent, triomphants, au soleil de la gloire,  
Sur d'immortels frontons, trempés d'un pur cristal!

Dans le temple de Dieu, c'est aussi grande fête.  
Les lustres éclatants, du parvis jusqu'au faite,  
Font rayonner le chœur d'une vive clarté.  
Le feuillage qui flotte en joyeuse guirlande,  
Semble, par sa verdure, éterniser l'offrande  
De l'agneau, sur l'autel, par le prêtre immolé!

Au champ de l'infini, s'arrêtent sur la route,  
Les anges, tour à tour, inclinés vers la voûte,  
Chantant, d'une voix pure, un cantique immortel.  
Ils portent jusqu'aux cieux, en gerbes de lumière,  
Les mystiques élan et la chaste prière  
Du peuple canadien, conjurant l'Éternel.

Salut, saint Jean-Baptiste, aimable et doux convive!  
Semblable au souverain descendu sur la rive,  
Il marche, radieux, au milieu de ses fils.  
La fête sera courte et sa beauté charmante;  
Car un jour, un seul jour, il dressera sa tente,  
Il posera son pied sous nos toits éblouis!

Soulevant, en silence, un coin de leur suaire,  
Les hommes d'autrefois reviennent sur la terre.  
L'illustre Papineau s'avance le premier!  
Portant, avec sa gloire, une couronne en chêne,  
Garneau touche la lyre, et l'on voit Lafontaine  
Se diriger, rêveur, au devant de Chénier!

Comme les vieux héros, naguère dans Versailles,  
Défilent, deux à deux, sous l'habit des batailles,  
Tous ceux-là, qui, vaincus, moururent en vainqueurs.  
Là-bas Wolfe et Montcalm s'abordent dans la plaine:  
Des palmes à leurs mains, ils parcourent l'arène,  
Causant de Rome antique et ses nobles splendeurs!

Se vit-il, sur le globe, aux pages de l'histoire,  
De plus chastes lauriers, une plus belle gloire  
Resplendir sur le front d'un peuple à son berceau?  
Debout, fils de Champlain! Que des fêtes immenses  
Acclament l'avenir, constellé d'espérances  
Par les puissants reflets de ce divin flambeau!

Allons, gai travailleur! Laisse-là ton enclume,  
Dépose tes outils dans l'atelier qui fume;  
Car l'aube qui s'éveille est le jour des vaillants.  
Et que ton bras nerveux, au milieu de la foule,  
Soutienne, avec fierté, l'étendard qui s'enroule,  
Sous la brise légère, en des plis ondoyants!

Et vous, que l'infortune, avec sa peine amère,  
Arracha, pour l'exil, du sein de votre mère,  
Venez prendre la droite à ce sacré banquet.  
Ne craignez plus l'espace et ses clameurs divines:  
En vous voyant passer, les monts et les collines  
Inclineront vers vous leur feuillage discret!

Accourez tous ensemble au seuil de nos demeures.  
Près de l'âtre brillant, nous redirons les heures  
Qui feraient oublier que vous allez partir,  
Si, pour le Canada, l'amour qui nous transporte,  
Pouvait, rose qui tombe et que la brise emporte,  
Vous suivre sur la route, et là-bas re fleurir!

Mais voilà que fidèle à sa fête royale,  
S'avance la patrie, en robe nuptiale,  
Et chante la valeur de ses fils adorés!  
Nos frères, vers le ciel arborant leurs bannières,  
Se portent sur ses pas; et nos vastes frontières  
Semblent ne plus suffire à leurs rangs empressés.

Joignons-nous à la fête; et sur notre passage,  
Que les petits enfants, comme un dernier hommage,  
Soutiennent les vieillards, retrouvant leur gaieté.  
Que gentille, en sa mise, on voit, soudain paraître,  
Fière de son pays, l'épouse à la fenêtre,  
Offrant à ce beau jour l'éclat de sa beauté!

St. Roch de Québec, 9 juin 1874.

PHILÉAS HUOT